

JOURNAL D'UN BON À RIEN

de Michel Noël

Pour les enseignants : résumé des chapitres



Chapitre 1 (pages 5 à 9)

Nous entrons dans le monde de Nipishish, jeune Amérindien orphelin. Après un séjour au pensionnat où les Blancs l'avaient envoyé, il est de retour au campement algonquin chez sa mère adoptive, Manie. Son expérience au pensionnat l'a douloureusement marqué. Il est malheureux et nous fait part de son désarroi. En rentrant chez les siens, il rêvait de liberté, mais il a vite été déçu. Maintenant, il rêve de la ville et de Pinamen, une jeune fille rencontrée dans le train le menant au pensionnat.

Chapitre 2 (pages 10 à 19)

Nipishish épie des hommes étranges qui effectuent des travaux près de son campement. Manie, femme de tête, est inquiète ; elle confie à son fils adoptif la tâche de surveiller les travailleurs. Un jour, ce jeune Amérindien de quinze ans prend son courage à deux mains et décide d'interroger les hommes. Il découvre qu'ils sont arpenteurs et qu'ils préparent la construction d'une réserve. Il se sent très seul et pense à Pinamen.

Chapitre 3 (pages 20 à 43)

Le camp amérindien reçoit la visite du Père Laframboise, un nouveau missionnaire. Il va discuter avec les hommes du camp. Ceux-ci revendiquent leur droit à la chasse et à la pêche, ils font savoir au religieux que les travaux et les nouvelles lois des Blancs bouleversent leur vie et les empêchent de nourrir convenablement leur famille. Il y a un grand rassemblement à la chapelle où des hommes envoyés par le gouvernement vont expliquer la situation aux Algonquins. Conclusion de tous ces chambardements : le gouvernement construira vingt maisons afin de mieux loger les Amérindiens. Les premières résidences seront tirées au sort. Les Amérindiens sont concernés par les travaux qui nuisent à la chasse et à la pêche. Ils questionnent les représentants gouvernementaux, mais n'obtiennent pas de réponse. Puis, Poné, un sage, raconte une histoire qui se termine par une morale portant à réflexion. Les Blancs sont déjà disparus, ils ne sont plus là pour comprendre. Manie décide de s'engager dans une lutte contre les Blancs, qui ne comprennent visiblement pas les Amérindiens.

Chapitre 4 (pages 44 à 64)

Nous faisons connaissance avec Sam Brascoupé, le seul Algonquin du camp qui peut réparer un moteur en panne. Sa femme et lui travaillent pour les Blancs au *shack*. Lorsqu'il apporte un orignal au camp, on décide de faire un *makoucham*, un grand festin. On rassemble les familles et on prépare le repas. Un mystère plane autour de cet orignal femelle sans tête. Sam se met à raconter une histoire concernant les Blancs. Il avait amené trois grands *boss pêcher* ; ces derniers étaient très heureux, car la pêche était bonne. Ils festoyaient en consommant plusieurs bières. Sam dirigea le bateau vers un autre endroit ; les Blancs continuaient à fêter et se désintéressaient peu à peu de la pêche. Alors, l'Amérindien eut une idée : il les amena dans la baie aux Huards dans l'espoir de leur montrer un orignal. Il ne s'était pas trompé : les Blancs aperçurent une belle femelle qui fit sensation. Tout à coup,

sans que Sam comprenne vraiment ce qui se passait, un des hommes se leva et chargea sa carabine. Il tira plusieurs coups sur l'animal qui refusa de s'affaïsser. L'homme s'acharna sur la bête, il tira, tira ; il réussit à lui arracher la tête, mais elle resta debout malgré tout. Un vrai carnage ! En plus, la bête mit au monde un faon mort durant le massacre. Quand, enfin, l'orignal tomba, les hommes blancs exigèrent de Sam qu'il découpat la viande en filets. De retour, le tireur remit cinquante dollars à Brascoupé pour acheter son silence ; la chasse à l'orignal était interdite à cette période. Le soir venu, Sam et sa femme allèrent chercher les restes de l'animal. Depuis ce temps, Sam fait des cauchemars. C'est pourquoi il a décidé de venir partager sa prise avec les autres membres du clan. Pour rétablir l'ordre et l'harmonie entre les animaux et les êtres humains, les Algonquins effectuent une danse rythmée par le tambour et imprégnée de cris.

Chapitre 5 (pages 65 à 75)

Le lendemain, les femmes s'installent pour accomplir une tâche primordiale : ne rien gaspiller de l'orignal. Manie amorce sa lutte ; de façon astucieuse, elle réussit à faire parler les femmes sur les effets négatifs de l'arrivée des Blancs. Tout tourne autour de l'alcool que l'on donne aux Algonquins et qui cause de la violence. L'arrivée inattendue des gardes-chasse vient perturber ce premier mouvement de solidarité. On accuse injustement Moïse d'avoir tué l'animal illégalement. Les gardes-chasse exigent de connaître le tueur. Ils n'obtiennent rien ; toutes les femmes s'accusent en même temps et forment un mur humain qui fait fuir les employés gouvernementaux.

Chapitre 6 (pages 76 à 86)

Un matin, la vie au camp est bouleversée par l'arrivée d'immenses camions à plate-forme. Les Amérindiens sont très impressionnés par ces mastodontes. Nipishish est sollicité pour lire ce qu'il y a écrit sur ces monstres. Bien qu'il trouve la tâche difficile, il veut montrer qu'on ne l'a pas envoyé à l'école pour rien. Il réussit à surmonter l'épreuve et à sauver la face. Les *bulldozers* se mettent à l'œuvre, écrasant tout sur leur passage. On ne reconnaît plus le paysage. Désolation !

Chapitre 7 (pages 87 à 98)

Tout le monde est de nouveau réuni à la chapelle. Il y a tirage des vingt premières maisons. Le tirage commence, les Amérindiens sont décontenancés ; ils ne savent pas trop comment réagir. Manie Twenish hérite d'une maison, mais elle n'en veut pas. Elle désapprouve, elle est en colère et elle ne veut surtout pas laisser sa tente. La curiosité l'emportant, elle décide quand même d'aller visiter son nouveau logis. Elle ordonne aux membres de sa famille d'apporter tout son barda. Les hommes arrachent portes et murs de la nouvelle maison ; à la fin, il ne reste plus qu'une grande pièce où tout le monde s'installe avec des sacs de couchage. Un agent du gouvernement et son invité viennent constater par eux-mêmes si les Amérindiens sont heureux de leur nouvelle habitation. Arrivés chez Manie, ils restent éberlués devant le spectacle.

Chapitre 8 (pages 98 à 104)

Vingt maisons identiques alignées sur deux rangées séparées par une rue principale : Nipishish a de la difficulté à s'adapter à sa nouvelle vie dans la réserve. Pour lui, le spectacle est désolant ; la réserve est sale, une vieille camionnette abandonnée trône au

milieu de la rue. Il raconte l'histoire de cette camionnette. Il nous parle également de la *dompe*, dépôtier créé par les Blancs qui est maintenant devenu une attraction pour les Amérindiens.

Chapitre 9 (pages 104 à 109)

Deux cousins algonquins ont été engagés par les Blancs comme bûcherons. Cette vie les attirait, car ils croyaient pouvoir gagner beaucoup d'argent. Mais incapables de s'adapter au rythme de travail exigé par les Blancs, ils ont été congédiés. À leur départ, ils donnent une tronçonneuse à un cuisinier en échange de deux caisses de bière. Puis dans la nuit, ivres, les deux cousins se querellent. L'un d'eux, Eddy, est tué, et l'autre cousin est arrêté pour le meurtre.

Chapitre 10 (pages 110 à 134)

Un matin, Nipishish reçoit la visite de William. Ils boivent un peu ensemble, ils échangent sur la chasse et la pêche. William remet à notre jeune Algonquin une lettre provenant du Conseil de bande. Cette missive le convoque au bureau le lendemain. Pendant ce temps, Manie n'abandonne pas sa lutte, elle s'est trouvée un prétexte pour rassembler les Amérindiens : l'artisanat. Elle réussit même à attirer les plus âgés, en plus des hommes. Après quelques hésitations, Nipishish se rend au rendez-vous. Monsieur MacPherson le reçoit et sort un dossier portant son nom. L'Amérindien est étonné d'apprendre que tous les membres de la bande ont un dossier. L'homme lui annonce qu'il doit quitter le camp le lendemain, qu'on lui a trouvé une famille d'accueil et qu'il ira à l'école secondaire. N'y comprenant rien, Nipishish retourne chez lui où il trouve Manie, seule, concentrée sur son travail. Il lui fait part de la nouvelle. Il voudrait tant croire aussi fermement que sa mère adoptive au combat qu'elle mène. Il aimerait pouvoir se battre contre l'état de servitude dans lequel les Blancs maintiennent les Amérindiens. Mais il n'a ni la conviction ni le courage nécessaires pour agir. Manie lui dit de suivre son cœur. Il va partir. La vieille femme lui raconte, pour la première fois, une histoire à propos de la mort de son père. Nipishish savait que son père s'était noyé lors d'une expédition de pêche, mais elle lui apprend que son défunt mari, Jos, a trouvé de la toile provenant du canoë de son père. Cette toile était percée de trous, comme si quelqu'un avait tiré sur l'embarcation. Quelqu'un aurait-il tué son père ? Elle lui remet le canif de son père. Ce qui rappelle à Nipishish une belle histoire d'objet perdu et retrouvé. Puis il y a un souper en son honneur, les blagues de William et une nuit sans sommeil.

Chapitre 11 (pages 135 à 147)

Ce sont les adieux, une paire de mocassins en peau d'orignal, du thé et un panier d'osier remis au jeune Amérindien. M. MacPherson accompagne Nipishish à l'autobus. L'Algonquin apprend que madame Mona Paradis sera sa mère adoptive en famille d'accueil. Il monte dans l'autobus, il a beaucoup de temps pour réfléchir. Il se remémore son dernier voyage en autobus pour les funérailles de sa mère. Il pense à ses années au pensionnat. Le paysage défile sous ses yeux, il change ; on délaisse les montagnes et les forêts pour les vaches. Nipishish est songeur, il envie les Blancs pour leur pouvoir, leur argent.

Chapitre 12 (pages 148 à 167)

L'autobus se remplit, Nipishish arrive à Mont-Laurier, sa destination. Un homme l'interpelle, il s'installe dans la voiture des Paradis. Madame est énorme, elle se montre très intéressée par le contenu de l'enveloppe remise à l'Amérindien par le gérant du Conseil de bande. Monsieur Paradis le questionne. Nipishish ne comprend rien, il est plutôt impressionné, puis madame Paradis trouve qu'il sent mauvais ; en fait, ce sont les mocassins qui dégagent cette odeur, mais Nipishish s'abstient de tout commentaire. Arrivée au 531, rue de la Madone, Mona s'empresse de lui faire visiter les lieux. Pierre Larivière, car c'est le nouveau nom qu'il devra porter, apprend qu'il devra dormir sur le sofa. Monsieur Paradis fait tout un plat avec son téléviseur. Pendant le souper, Pierre apprend qu'il commence l'école le lendemain. Une discussion houleuse s'engage entre les deux Paradis à propos de l'argent que rapportera Larivière à la famille. Par chance, le nouveau venu peut s'évader dans un bon bain. Il s'installe pour la nuit et s'endort difficilement dans son nouvel environnement.

Chapitre 13 (pages 168 à 195)

Nipishish s'est caché dans un coin de la galerie, il n'a pas du tout envie de se rendre à l'école. Monsieur Paradis le surprend. Il essaie de l'encourager en se donnant en exemple. Il lui livre un truc très particulier : quand quelque chose ne fait pas notre affaire, il y a une phrase que l'on dit et qui règle le problème : « qui-mangent-tout-un-train-de-marde ». Pierre répète cette phrase et son « oncle adoptif » lui offre des cigarettes. Il se décide à partir pour l'école, mais lentement, très lentement. Il en profite pour faire une petite visite de la ville : le garage, le pont sous lequel l'eau est sale, la cordonnerie, le cinéma et le bowling. Une vitrine offrant des livres attire son attention. Mais il n'a pas le choix, il se dirige vers l'école. Un garçon étrange lui indique le bureau du directeur. Ce dernier lui tombe dessus pour son retard et le dirige vers sa classe « spéciale » au local 205. Il s'assied à côté de Millette, rencontré précédemment. Monsieur Boulanger, le directeur, s'attarde dans la classe. Il demande des explications à propos de graffitis le concernant. Il cherche un coupable, mais personne ne se dénonce. Il trouve un coupable et sort en l'emmenant. Le professeur, monsieur Croteau, interpelle Pierre. Celui-ci est très mal à l'aise ; il aurait le goût de raconter à tout le monde sa vraie vie, mais se contente de dire qu'il vient de Maniwaki. C'est l'hilarité et les quolibets qui commencent. Le retour de Grondin fait cesser le tumulte. L'enseignant donne une leçon de grammaire, puis la cloche se fait entendre. Millette et Pierre grillent une cigarette, Millette informe Larivière qu'ils sont dans une classe de « mongols » et il l'avertit de se méfier de Miron, l'hypocrite.

Chapitre 14 (pages 196 à 201)

C'est la soirée « p'tit tour de ville en char ». Pierre apprécie ces petites promenades : toujours le même circuit, direction Riverside Drive, le quartier riche de la ville. Puis les commentaires sur les maisons, les autos, avant d'arrêter au Dairy Queen : deux grosses molles aux cerises pour les Paradis et une petite molle à la vanille pour Pierre.

Chapitre 15 (pages 202 à 207)

Vendredi soir, synonyme de caisse de Molson froides pour oncle Méo et deux bières volées pour Pierre. Il partage son butin avec Millette. Une certaine amitié est née entre les deux adolescents, qui échangent des confidences. Pierre raconte l'histoire du canif ; Millette parle

de sa mère, serveuse dans un bar. Elle revient souvent tard la nuit accompagnée d'un « mononcle ». Malgré tout, Millette se trouve chanceux d'avoir sa chambre.

Chapitre 16 (pages 208 à 215)

Monsieur Thibeault, professeur de français, est respecté de tous les élèves. C'est un enseignant hors du commun, à la fois conteur et rêveur. Un jour, il parle de Lamartine et de Victor Hugo. Les noms sont étrangers aux élèves. Puis, il enchaîne sur l'amour et la poésie. Il lit un poème de Lamartine ; même s'ils ne comprennent pas, les élèves trouvent cela beau. Il demande ensuite un volontaire pour lire une œuvre de Victor Hugo. Personne n'ose se proposer, alors monsieur Thibeault désigne Pierre. Ce dernier ne veut pas, il est mal à l'aise, tout remué. Étrangement, il connaît ce poème. Il le récite sans regarder les mots. Tous sont ébahis. Larivière disparaît et va pleurer à l'extérieur.

Chapitre 17 (pages 216 à 228)

Vendredi après-midi, après le grand rassemblement, il y a cours avec monsieur Thibeault. Aujourd'hui, il lit une lettre écrite par son frère qui séjourne à Paris. Il termine son cours en insistant sur les bienfaits de l'écriture. Cela donne une idée à Pierre : écrire une lettre à Pinamen. Il essaie, hésite, recommence, réfléchit et, enfin, il se lance à corps perdu dans l'écriture. Sa lettre devient une compagne. Puis, une nuit, Pierre fait un cauchemar ; en se réveillant, il se pose de multiples questions à propos de la mort de son père.

Chapitre 18 (pages 229 à 238)

Mona Paradis est obsédée par l'argent et ne cesse de se plaindre que Pierre lui coûte cher. Elle a trouvé une solution : Larivière ira travailler comme planteur de quilles au *bowling* de son frère. L'Amérindien se présente au gérant après beaucoup d'hésitation. Le gérant l'interroge et se décide à l'engager. Pierre observe un planteur et il apprend qu'il gagnera 20 dollars par semaine. Il pourra s'acheter une bicyclette CCM.

Chapitre 19 (pages 239 à 256)

Ce vendredi 7 décembre, Millette et Larivière vont fêter en grand, ils ont beaucoup de bières. Pierre pense à ses deux semaines de salaire. À la fin de la soirée, il se dirige vers le *bowling* pour réclamer son argent au gérant. Ce dernier refuse de le payer prétextant qu'il a déjà remis l'argent à Mona. Il est très impoli avec Pierre. Celui-ci, ivre, se fâche et casse plusieurs bouteilles. Les policiers viennent le cueillir et l'emmènent au poste. Il est enfermé dans une cellule. C'est la noirceur, Pierre ne se rappelle plus rien. Il constate qu'on l'a frappé et dépouillé de ses biens dont le canif de son père. Il crie : « Au voleur, au voleur ! » Il veut son canif, on le prie de se taire et c'est à nouveau le néant. Un policier l'aide à sortir de là, mais lorsqu'il récupère ses effets personnels, le canif a disparu. Il est reconduit chez les Paradis où Mona l'attend de pied ferme. Elle est furieuse. Pierre refuse de l'écouter, il s'enferme dans la salle de bain. Il est au désespoir, il se sent vraiment comme un bon à rien. Puis, il sort ses mocassins en peau d'orignal, il revit des bons moments passés avec Manie : la forêt, la terre, le vent lui manquent soudain beaucoup. La nostalgie s'empare de lui... et avec elle, le désarroi.